GÉLIS (Jacques). – *Les Enfants des Limbes. Mort-nés et parents dans l'Europe chrétienne*

Paris : Audibert, 2006. – 96 p., 7 cartes et 15 illustrations hors-texte.

Marie-France Morel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/1357>

DOI : 10.4000/histoire-education.1357

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007

Pagination : 113-116

ISBN : 978-2-7342-1076-4

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Marie-France Morel, « GÉLIS (Jacques). – *Les Enfants des Limbes. Mort-nés et parents dans l'Europe chrétienne* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 113 | 2007, mis en ligne le 03 avril 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/1357> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.1357>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

GÉLIS (Jacques). – *Les Enfants des Limbes. Mort-nés et parents dans l'Europe chrétienne*

Paris : Audibert, 2006. – 96 p., 7 cartes et 15 illustrations hors-texte.

Marie-France Morel

RÉFÉRENCE

GÉLIS (Jacques). – *Les Enfants des Limbes. Mort-nés et parents dans l'Europe chrétienne*. – Paris : Audibert, 2006. – 96 p., 7 cartes et 15 illustrations hors-texte.

- 1 Hier comme aujourd'hui, la mort des nouveau-nés n'est pas une mort ordinaire : mort immature, mort scandaleuse, parce qu'elle touche celui qui n'a pas encore vécu, elle est une douleur pour les parents et un danger pour la communauté des vivants. Dans ce beau livre, Jacques Gélis, grand historien de la naissance et du corps, s'attache à nous montrer sur la longue durée (du XIV^e au XX^e siècle) comment une pratique singulière, celle des « répits », a permis aux populations anciennes de faire face à l'insoutenable. Autrefois, la mort d'un bébé à la naissance (moins rare qu'aujourd'hui) était insupportable, surtout si on n'avait pu le baptiser : il était perdu pour ses parents, mais surtout pour la vie éternelle ; envoyé dans les Limbes, lieu intermédiaire entre le Purgatoire et le Paradis inventé par les théologiens au XIII^e siècle, il ne souffrirait pas, mais serait privé à jamais de la vision béatifique promise aux élus ; en outre, son corps ne pourrait être enterré en terre consacrée, dans le cimetière paroissial aux côtés de sa famille. Pour éviter cette exclusion, à partir du XIV^e siècle (quand l'Église commence à condamner ceux qui baptisent clandestinement les petits morts), certaines familles ont porté les mort-nés qui n'avaient pu être baptisés dans des sanctuaires spécialisés, où l'on priait pour que l'enfant revive un court instant, le temps de recevoir le baptême. Dans certains cas, avait lieu le « miracle des miracles », le retour de la mort à la vie, à rebours du temps ordinaire : le tout-petit donnait un « signe de vie » et pouvait

recevoir le baptême, puis il mourait à nouveau et était enterré en général sur place ; le curé du lieu consignait le miracle dans ses registres. Longtemps ignorés par l'histoire académique, connus uniquement par les érudits locaux, les sanctuaires à répit font enfin l'objet d'une grande synthèse : Jacques Gélis y travaillait depuis plus de vingt ans, visitant et photographiant un à un chaque sanctuaire, dépouillant des archives très dispersées ; il n'avait jusqu'alors publié sur ce sujet que des études partielles ou confidentielles. Il ne s'agit pas d'un petit sujet, puisque des milliers d'enfants ont été concernés pendant plus de cinq siècles (même s'il est évident que la plupart des mort-nés n'étaient pas portés au répit). De belles cartes donnent la mesure de cette pratique et en précisent la chronologie : 277 sanctuaires à répit recensés en France (à l'est essentiellement), 56 en Belgique, 14 en Allemagne du Sud, 38 en Autriche, 30 en Suisse, 42 en Val d'Aoste et Piémont. Pour plusieurs grands sanctuaires, comme Moha en Belgique ou Moustiers-Sainte-Marie en Provence, nous savons d'où viennent les demandeurs : il n'est pas rare qu'ils aient fait plusieurs jours de marche ou plus de cinquante kilomètres pour implorer un miracle. Le sanctuaire d'Ursberg, en Souabe, est un cas extrême puisque, au XVIII^e siècle, son aire de rayonnement s'étend à plus de cent kilomètres.

- 2 Comment expliquer les contrastes dans la géographie des sanctuaires ? Il est normal qu'on n'en trouve pas en pays protestant, car la Réforme a condamné sans appel cette pratique de piété panique : ainsi, le sanctuaire d'Oberbüren, près de Berne, a été rasé de 1528 à 1532, après le passage des Bernois au protestantisme. Cela permet aux archéologues d'aujourd'hui de faire, dans le cimetière qui entourait l'église, d'intéressantes fouilles qui rendent possible, entre autres, une statistique des âges des mort-nés (un tiers sont des prématurés ou des avortons). La grande sévérité des autorités réformées à l'égard des répits, qui a dû laisser désemparées de nombreuses familles, explique pourquoi certains des répits les plus fréquentés (comme Verviers) sont situés près des frontières de catholicité. Plus étonnante est, en France, la différence entre la moitié est, où les sanctuaires sont nombreux, et l'ouest, où ils sont quasi inexistants, à quelques rares exceptions près (Sainte-Anne d'Auray, Saint-Martial de Limoges). En Espagne, et en Italie (sauf au nord), il n'y a pas non plus de répits. Pourtant, l'absence de sanctuaires ne signifie pas absence de recours, car l'angoisse des familles devant les mort-nés est universellement partagée. Le répit est parfois remplacé par d'autres pratiques, comme le « baptême sur le pont » en Galice : sur un pont, au pied d'une croix, à minuit, on aspergeait d'eau les femmes enceintes qui risquaient de ne pas mener leur grossesse à terme.
- 3 Tous les aspects du répit sont étudiés, avec de très nombreux exemples locaux bien documentés : le livre décrit minutieusement les pratiques depuis la naissance et le décès de l'enfant jusqu'à sa sépulture, en passant par son exposition devant la statue miraculeuse. Quelle réalité accorder aux « signes de vie » rapportés par les contemporains (gouttes de sang ou de sueur, retour du pouls, mouvements des bras ou des jambes, pleurs) ? Aux XVII^e et XVIII^e siècles, personne ne doute de la possibilité du retour à la vie des mort-nés. Il faut attendre les travaux de médecine légale du XIX^e siècle pour que soit connu le comportement spécifique du cadavre du nouveau-né : quelques heures ou quelques jours après la mort, le corps retrouve une certaine flexibilité et chaleur ; des déjections peuvent être rendues par le nez, les yeux, la bouche ou l'anus ; ce qui ne signifie nullement une « résurrection ».

- 4 Un autre thème important du livre concerne les réactions des autorités ecclésiastiques face à l'ampleur de la fréquentation des sanctuaires. L'Église encourage les répités à la fin du Moyen Âge et au XVIII^e siècle, quand le concile de Trente réaffirme que seul le baptême peut assurer le salut. Jusqu'à vers 1670, la pratique s'accorde particulièrement bien avec la religion du sensible qui prévaut à l'heure du baroque. C'est seulement en 1729 que la hiérarchie romaine émet une première condamnation, renouvelée quatre fois dans les années suivantes. En 1750, la curie, voulant faire le point sur les conditions des répités au grand sanctuaire d'Ursberg, y envoie comme enquêteur le bénédictin bavarois Eusebius Amort. C'est un théologien éclairé, d'une grande culture scientifique, particulièrement intéressé par les débats de son temps sur les frontières entre la vie et la mort. Après un examen minutieux de l'environnement et des pratiques, il assiste à un « miracle » qui se termine par un baptême sous condition. Même s'il est ébranlé par ce qu'il a vu, il reste persuadé que la plupart des petits miraculés sont bien morts. S'appuyant sur les conclusions de son enquête, en 1755, Benoît XIV réitère l'exigence de « preuves manifestes » de vie (essentiellement un cri ou un gémissement). Cependant, au niveau local, bien des évêques ferment les yeux sur l'attitude de desservants qui continuent à attirer les parents vers leurs sanctuaires. Ailleurs, l'interdiction du répit dans un sanctuaire réputé entraîne des expositions « sauvages » dans des lieux de substitution. Pour tenter de calmer les angoisses des parents devant le sort des mort-nés non baptisés et faire cesser le recours aux répités, l'Église encourage alors la césarienne sur femme morte qui permet d'ondoyer l'enfant, ou, avant la naissance, le baptême sous condition du fœtus à l'aide d'une canule spéciale. Au XIX^e siècle, les répités, en accord avec la « religion du sentiment » de l'époque, connaissent un regain de popularité, attesté par le grand nombre de tableaux et de vitraux qui représentent ce miracle ; mais la pratique décline à la fin du siècle, à mesure que la doctrine de l'Église se fait moins rigoureuse. Dans les années 1950, Rome, abandonnant la doctrine des Limbes, reconnaît que les mort-nés peuvent bénéficier du salut universel.
- 5 Le livre de Jacques Gélis est un livre d'histoire totale, combinant avec finesse l'étude précise de quelques cas bien documentés et l'analyse des grands débats théologiques et médicaux. Symboliquement dédié à la mémoire d'Alphonse Dupront, c'est un petit chef-d'œuvre d'anthropologie religieuse, qui enrichit significativement les domaines de l'histoire de la mort, de la médecine et de l'enfance. Abondamment illustré de pièces d'archives et d'une iconographie originale, c'est un ouvrage qui fera date.

AUTEURS

MARIE-FRANCE MOREL